

AVANT-PROPOS

« De nos jours, personne ne peut se reposer sur des réponses toutes faites, ainsi que le proposait autrefois le discours religieux. Les plus jeunes attendent que les plus anciens acceptent de se poser avec eux les questions existentielles, tout en regardant sereinement leur propre mort. »

Michel Billé

Ouverture

La vie est belle, riche et fragile ; j'aime la vie. Je fais partie de l'univers du vivant : celui de la nature et de l'humanité, celui des roses et de l'arc-en-ciel des peuples. J'estime personnellement avoir bénéficié d'une existence heureuse. Au soir de ma vie, je reste passionné par la marche du monde. J'aimerais en parler.

J'ai fait mon entrée dans le monde en 1930 avant de recevoir, quelques jours plus tard, le baptême dans l'Église catholique. Ordonné prêtre en 1956, j'ai exercé de nombreux

ministères jusqu'à ma retraite en 2005. Le monde et l'Église sont restés inséparables dans mon cheminement. Le monde n'est pas parfait, l'Église non plus, mais j'aime le monde et j'aime l'Église. Entre les deux, dans mon esprit, la tension est permanente, l'équilibre instable. L'acrobate, qui jongle sur la corde raide, utilise un balancier, pour moi il se nomme confiance, pour ne pas dire trop vite : foi en Jésus-Christ.

La phrase de Karl Barth : « *Le journal d'une main, la Bible dans l'autre* » explique assez bien mon attitude lorsque je regarde la vie, ce que je voudrais illustrer ici en précisant que ma démarche comporte toujours trois étapes :

1. VOIR, autant que possible avec le cœur et la raison.
2. JUGER, avec l'amour comme clé de discernement.
3. AGIR, par une pratique intellectuelle, sociale et spirituelle.

Aujourd'hui

En ce mois d'août 2011, par exemple, l'actualité m'interpelle et j'ai la chance de pouvoir communier aux événements en temps réel. J'assiste en direct sur l'écran au discours du président Obama qui réagit à la perte pour les USA du triple « A », en même temps que les journalistes qui assistent à sa conférence de presse. Le miracle du direct abolit l'espace qui nous sépare, supprime le temps de la transmission, lève, grâce à la traduction simultanée, la barrière des langues. Le monde arabe, en

pleine ébullition, n'en finit pas de se révolter de la Tunisie à la Libye, malgré des répressions sanglantes. À moins de zapper sur une émission qui me propose de gagner des millions, je ne peux guère échapper à la vision des enfants de Somalie qui agonisent sous mes yeux. Enfin, je vois danser au rythme du rock sur les places de Madrid ce million de jeunes venus de tous les pays pour rencontrer le pape à l'occasion des JMJ.

Pour analyser ces événements, comme le regard n'est jamais neutre, je chausse mes lunettes, d'abord celles de ma formation en sciences humaines et sociales et de mes lectures habituelles. Concernant ce qui arrive aux États-Unis, j'ai appris que cette superpuissance a profité des privilèges du dollar pour bâtir son empire et s'enrichir aux dépens des autres pays de la planète. Victime des contradictions de son propre système, elle se trouve maintenant à la merci des agences de notation qui, dans le système capitaliste, font la pluie et le beau temps. Les pouvoirs politiques ont laissé faire les puissances d'argent.

À propos des révoltes arabes, j'entends des cris en faveur de la liberté et de la justice. Je décèle en profondeur, dans ces événements sanglants et inattendus, l'émergence d'un autre type d'individu et de société de l'autre côté de la Méditerranée. Le rôle et la diffusion d'Internet et des téléphones portables changent désormais la donne des combats idéologiques et politiques à la surface du globe. Face à la famine dans la corne de l'Afrique, ce qui me révolte c'est qu'on veuille mettre ce drame sur le dos du climat et des affrontements interethniques, alors que la

spéculation sur le marché des productions alimentaires est la véritable cause du malheur de ces populations privées de leurs propres ressources. Concernant les propos de Benoît XVI avant son arrivée à Madrid, je trouve important sa dénonciation vigoureuse d'une économie où la recherche du profit se fait aux dépens de l'homme, qui devrait en être le centre. Il n'a pas manqué non plus de fustiger le chômage dans un pays où 46 % des 16-24 ans sont sans travail et de proposer aux jeunes de « *construire une société où la dignité humaine et une vraie fraternité soient respectées* ». Dans ce contexte où il était accueilli comme une véritable « idole des jeunes », Benoît XVI exprimait sa confiance pour l'Église de demain : « *Les JMJ sont une cascade de lumière pour montrer la présence de Dieu.* » Devant cet enthousiasme juvénile, un cardinal n'allait-il pas jusqu'à déclarer : « *La page de la sécularisation se tourne !* »

Chaussant mes lunettes de croyant, Bible en main, je suis d'abord frappé par le décalage qui existe entre le message de l'Évangile et la perversion d'un système basé sur le culte de l'argent. Aux États-Unis comme ailleurs, les plus pauvres payent la facture. Je fais le lien avec ce constat d'un spécialiste du Nouveau Testament dont je viens de terminer le livre :

« *On voit sur ce point particulier combien le message de Jésus s'inscrit à contre-courant du comportement traditionnel qui a cours dans l'humanité. En particulier à quel point le système sur lequel fonctionne l'ensemble du monde est à l'opposé de ce que Jésus propose pour le salut de l'humanité. Si les moyens d'existence viennent à*

manquer pour certains, c'est que d'autres se les approprient, soit par peur de manquer eux-mêmes, soit pour la satisfaction d'accumuler toujours davantage. »¹

Je me demande pourquoi l'engagement en faveur d'un monde juste n'est pas ressenti par tous les chrétiens comme une ardente obligation. Que deviennent les choix de l'Évangile qui dénonce l'argent, assimilé à Mammon, le dieu païen par excellence ? En l'occurrence, je trouve mon Église trop soucieuse de sa vie interne, préoccupée de liturgie et de morale ; or, les disciples de Jésus sont envoyés au monde, hors les murs, sur les lieux où se joue l'avenir de l'humanité et souffle l'Esprit. S'agissant du bouillonnement des populations du Moyen-Orient je pense à la phrase de l'apôtre Paul : « *Vous avez été appelés à la liberté.* » Derrière ces remous, j'ose croire à une complicité de l'Esprit-Saint. Enfin, devant le spectacle sympathique des jeunes catholiques de toutes nationalités rassemblés à Madrid, je reconnais l'importance des contacts qui se nouent à cette occasion, mais je m'interroge sur ce que les responsables attendent d'eux, une fois la ferveur retombée : un regain de la pratique religieuse ou un véritable engagement pour combattre le système de profit dénoncé par le pape ?

Autre question, dans la délégation française, l'immense majorité des participants sont des enfants de milieux privilégiés, de classe moyenne supérieure et de familles de cadres ; majoritairement, ils se déclarent de droite².

1. BABUT Jean-Marc, *Un tout autre christianisme*, DDB, p.182.

2. *La Vie*, n°3440-3441, du 4 août 2011, « spécial JMJ : Qui sont les jeunes cathos ? »

Où sont les jeunes des banlieues et des classes populaires ? Ils existent, j'en rencontre dans les équipes de la Jeunesse ouvrière chrétienne, où ils essayent, avec leurs copains et copines de prendre en main leurs conditions de vie et d'avenir. Pour eux, aller rencontrer le pape ne fait pas partie de leurs préoccupations.

Lire le journal, ouvrir la Bible, et après ? L'actualité montre la complexité grandissante des problèmes dans le champ de la mondialisation. Personne ne peut agir sur la société en solitaire. L'engagement, pour être efficace, suppose la solidarité et la lucidité. L'Évangile pourtant ne donne pas de solutions clés en main. En face de la famine au Darfour, Jésus, qui a toujours pitié des foules, nous redit comme à ses apôtres : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger.* » Pour répondre, le plus facile dans l'immédiat, c'est d'envoyer mon chèque à l'une des multiples associations en capacité d'acheminer de la nourriture vers ceux qui meurent de faim. J'aurais peut-être bonne conscience, mais je n'aurais pas supprimé les causes du malheur. La véritable réponse passe par un combat de type associatif ou politique pour supprimer la spéculation sur les denrées alimentaires (le prix du blé vient en peu de temps d'augmenter de 100 %). Il faudrait aussi aider les peuples à retrouver leur indépendance alimentaire, en favorisant les cultures locales, etc. Cette problématique suppose aussi que les croyants s'engagent sans exclusive aux côtés de ceux qui luttent pour l'avenir de l'homme. Bien sûr, à chacun de trouver où et comment agir, selon ses possibilités et ses dons. Dans ma situation personnelle,

c'est l'éveil des chrétiens par la prédication, les publications, les conversations, des débats, mais aussi ma participation au Cercle du silence pour protester contre les centres de rétention, l'accompagnement d'une équipe de l'Action catholique ouvrière et d'un groupe biblique, sans oublier mes échanges avec Ibrahim du Darfour à qui j'enseigne le français tandis qu'il m'apprend comment vivent les gens dans son pays. L'action pour moi est souvent parole, échange avec les autres mais aussi dialogue avec Dieu, non pas tant pour en attendre des miracles que pour entretenir avec lui une relation que je dirais de compli-cité. Je crois que l'offrande de ce pain quotidien avec le vin de mes joies et de mes peines participe à l'Eucharistie, car « *il est juste et bon de rendre grâce* ».

Pourquoi ce livre ?

Mon objectif n'est pas de livrer au jour le jour mes commentaires sur l'actualité, même si je me suis permis de m'en servir comme entrée en matière. Des ouvrages de plus en plus nombreux évoquent les problèmes qui se posent aujourd'hui à l'Église. Leurs auteurs, selon leurs compétences, leurs croyances et leurs degrés d'appartenance à l'institution, décrivent, analysent, défendent ou critiquent la manière dont l'Église catholique fait face à la crise actuelle. Pourquoi ajouter un livre de plus au dossier ? Simplement parce qu'il me semble important de mettre à la portée des gens simples les propos de ces

auteurs qui s'expriment dans un langage le plus souvent savant, sociologique, philosophique ou théologique. Ces ouvrages – pour la plupart de grande valeur – restent souvent difficilement accessibles au commun des mortels. Ceci d'autant plus que, dans leur grande majorité, les chrétiens ont oublié leur catéchisme. Il est plus facile en famille de parler aux enfants du Père Noël que de l'enfant Jésus. Dans notre société, il faut l'avouer, ce dernier n'est pas très vendeur ! Même si mes propos concernent en premier lieu l'Église catholique³, je les ai rédigés en pensant à tous ceux qui se réfèrent à Jésus-Christ et plus largement à tous ceux qui ne sont pas bardés de certitudes et qui recherchent un sens à leur vie.

Tout bouge et tout se tient

Dans la suite de cet ouvrage, j'aurai l'occasion d'évoquer longuement les problèmes liés à l'évolution du monde et de l'Église. Pour les traiter, deux clés, que je résume de la manière suivante, sont pour moi essentielles : « tout bouge » et « tout se tient ». Ceci est vrai pour la matière comme pour la vie. Les étoiles meurent et les sociétés évoluent. Pas de vie sans mutations, sans évolution. De même, tout se tient. Tout changement dans le domaine du climat, de la flore, de l'espérance de vie, de la technique, se répercute inévitablement sur l'ensemble du monde. Dans une famille, si un seul des membres quitte le groupe,

3. Sauf précision contraire, dans ce texte, le terme « Église » désigne l'Église catholique.

tous les autres en sont affectés, et pas seulement parce que la maison comptera un habitant de moins. Les relations vont se nouer autrement entre ceux qui sont restés, les tâches familiales, les locaux et les armoires vont être redistribués, le contenu des conversations sera modifié, rien ne sera plus comme avant. Il en va de même au plan mondial, suite à un conflit, à l'épuisement des ressources, du cours de la Bourse, d'une pandémie ou autre catastrophe. À propos du corps humain, on notera qu'une affection, une blessure au pied par exemple, a des répercussions sur tout l'organisme, le sang, la tension artérielle, le mécanisme du sommeil, le moral ; oublier cela conduit à soigner une blessure, en tenir compte, c'est soigner une personne.

Notre monde est malade, les observateurs sont unanimes : « C'EST LA CRISE. » L'Église ne va pas mieux. Si tout bouge en permanence et que tout est solidaire, ce qu'on nomme la crise concerne aussi bien nos sociétés que l'Église. Il n'y a pas de quoi s'en étonner. L'erreur consiste à croire que la crise de l'Église n'a rien à voir avec la crise du monde ; je voudrais démontrer le contraire, car les deux, au nom même de la foi chrétienne, sont indissociables. Avant de développer plus longuement cette analyse, sachons de quoi nous parlons quand nous évoquons la crise.

La crise : le défi majeur

Toute crise, telle une maladie, déstabilise, suscite des craintes et des malaises. Selon la manière dont on l'aborde,

elle peut effectivement mener à la mort ou à la guérison. Ne rien faire, en attendant que ça passe, c'est laisser le mal détruire l'organisme. Réagir, c'est d'abord poser un diagnostic, ensuite prendre des remèdes pour aboutir à la guérison. Relever les défis de la crise s'apparente à une renaissance : rien ne sera plus comme avant. Le malade qui survit à une crise cardiaque apprécie autrement la vie ; pour lui, elle est devenue plus précieuse et de ce fait plus précieuse. Il s'est rendu compte qu'il n'est ni tout puissant ni éternel, il intègre sa finitude, la valeur du temps et l'échéance de la mort. Si nous transposons cet exemple du malade à la société ou même à l'Église, nous voyons donc que la crise est d'abord un défi : la mort dans le déni et l'inaction, ou bien le salut dans l'affrontement et la renaissance. On aura compris que, dans notre situation, le diagnostic est déterminant. Il a déjà été assez bien établi pour l'essentiel par les évêques de notre pays dans une lettre qu'ils ont adressée en 2003 aux catholiques de France : « *La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale.* »⁴

Je n'ai pas l'impression que la lettre soit parvenue aux destinataires ni qu'ils aient bien compris le message. Il nous reste à en tirer toutes les conséquences.

4. Les évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle, lettre aux catholiques de France*, Éditions du Cerf, 2003.